



Københavns Universitet



Érec (BnF fr. 112)

Kjær, Jonna

Published in:

Conférences 22e Congrès International de la Société Arthurienne. Université de Rennes (15 - 20 juillet 2008)

Publication date:

2009

Document version

Også kaldet Forlagets PDF

Citation for published version (APA):

Kjær, J. (2009). *Érec* (BnF fr. 112): Un roman arthurien "comme si vous y étiez", ou une "nouvelle de saint"? I *Conférences 22e Congrès International de la Société Arthurienne. Université de Rennes (15 - 20 juillet 2008): Vendredi 18 juillet, Session 3*

22^e CONGRÈS DE LA SOCIÉTÉ
INTERNATIONALE ARTHURIENNE,
22nd CONGRESS OF THE
INTERNATIONAL ARTHURIAN SOCIETY
Rennes 2008



Actes

Proceedings

Réunis et publiés en ligne par
Denis Hüe, Anne Delamaire et Christine Ferlampin-Acher

POUR CITER CET ARTICLE, RENVOYER À L'ADRESSE DU SITE :

[HTTP://WWW.UHB.FR/ALC/IAS/ACTES/INDEX.HTM](http://www.uhb.fr/alc/ias/actes/index.htm)

SUIVIE DE LA RÉFÉRENCE (JOUR, SESSION)



Érec (BnF fr. 112), un roman arthurien « comme si vous y étiez », ou une « nouvelle de saint » ?

1. Position de la question

Ma communication se situe dans la catégorie des « Transformations du ‘canon’ arthurien » du congrès, et la question que je voudrais élucider est celle du Genre littéraire du roman d'*Érec*, s'il en est un, et que j'ai choisi par intérêt pour le Genre de la Nouvelle¹.

Quand on veut définir la Nouvelle, il semble communément accepté de se référer à Boccace et à son *Décameron* (entre 1349 et 1353). Les adeptes de ce modèle invoquent la Prose comme critère décisif, mais comme on le sait, il était normal d'écrire les ouvrages fictifs français en vers, jusqu'au nouvel ordre du soi-disant « dérimage ». Je n'accepterais donc pas de renoncer *a priori* au terme de Nouvelle pour des textes français versifiés du groupe des *genres mineurs didactiques et narrations brèves* mentionné par Hans-Robert Jauss dans son article « Littérature médiévale et théorie des genres ».

Dans ce groupe de textes brefs, on constate un flou dans l'emploi médiéval et contemporain des termes comme par exemple *conte*, *dit*, *fable*, *fabliau*, *lai*, *plait* et aussi *branche*. L'on sait que Jauss propose d'examiner les grands recueils de textes manuscrits pour cerner le problème des Genres médiévaux. Mon travail s'inspire en général de celui de Jauss, mais en particulier du livre des *Formes simples* d'André Jolles, que Jauss mentionne

¹ L'éditeur hésite entre plusieurs termes mais choisit « un roman biographique d'*Érec* » (p. 37) ; cf. aussi le titre donné à son édition du texte.

POUR CITER CET ARTICLE, RENVoyer À L'ADRESSE DU SITE :

[HTTP://WWW.UHB.FR/ALC/IAS/ACTES/INDEX.HTM](http://www.uhb.fr/alc/ias/actes/index.htm)

SUIVIE DE LA RÉFÉRENCE (JOUR, SESSION)

aussi pour son utilité dans l'enquête sur les Genres. Dans ce qui suit, je considérerai *Érec* comme un texte autonome.

Comme hypothèse de travail, j'avais mis le « Comme si vous y étiez » dans le titre de ma communication. Et ensuite, en relisant le vieux livre, mais qui ne date pas, de Jolles, j'ai vu mon idée se préciser quand il caractérise ainsi les textes brefs qui seront son objet d'étude:

« [...] ne serait-ce que pour combler une lacune, nous consacrerons cet ouvrage [...] aux Formes qui se produisent dans le langage et qui procèdent d'un travail du langage lui-même, sans intervention, pour ainsi dire, d'un poète. » (p. 18)

Pour ma part, j'avais remarqué une *mimésis* très prononcée dans notre *Érec* -- c'est le « comme si vous y étiez ». Par égard pour Chrétien de Troyes, le père du roman arthurien, j'avais choisi cet *Érec*, un texte tardif en prose, afin d'examiner les procédés narratologiques, et il ressort de la comparaison que les traits narratifs dominants dans *Érec* sont d'interminables dialogues et des récits présentés par les personnages à la place du narrateur, plus aussi l'absence des nombreux commentaires d'auteur de Chrétien. Il n'y a pas non plus de monologues de délibération intérieure comme chez lui, car la description psychologique est rudimentaire. Dans l'ensemble, tout est *montré* et non *narré*. Bref, la *mimésis* prime la *diégèse*. On peut parler d'un effacement du narrateur.

Ceci dit, j'ai tiré un profit supplémentaire inattendu du livre de Jolles, car sa présentation de la *Légende hagiographique* ou la *Vie de saint* comme «Forme simple» me semble pouvoir servir à la détermination du Genre quand il s'agit du texte sur *Érec* que je vais analyser. Il importe de dire que c'est là une découverte qui va plus loin que la compréhension de son éditeur. J'y reviendrai dans ma conclusion.

2. Description du texte d'*Érec*

Notre *Érec* en prose a été publié par Cedric E. Pickford en 1968 d'après le manuscrit français 112 de la Bibliothèque Nationale. Il s'agit d'un texte composé au début du XIV^e siècle, et il est conservé dans quatre manuscrits, deux en français, le troisième en portugais et le quatrième en espagnol. Le récit consiste en deux parties, chacune de cinq chapitres, mais de longueur inégale, d'abord 105 pages dans le texte édité, ensuite seulement 68 petites pages.

Comme le B.N. fr. 112 (copie achevée le 4 juillet 1470) est le seul à donner « les deux séries d'aventures où figure notre héros » comme dit Pickford, c'est celui-là qu'il a choisi comme manuscrit de base pour son édition. L'autre manuscrit écrit en français, mais influencé par l'italien, est le manuscrit B.N. fr. 12599, qui date de l'extrême fin du XIII^e ou du commencement du XIV^e siècle, selon l'écriture. Celui-ci ne reproduit que la première partie des aventures. Les textes hispaniques sont des traductions de la deuxième partie, qui traite principalement de la mort d'Érec.

Dans le manuscrit de base, un grand in-folio, les cinq premiers chapitres sont entrelacés avec des fragments du *Tristan en prose* dans le *Tiers Livre de Lancelot du Lac*, tandis que les cinq derniers sont insérés dans la *Queste del Saint Graal* et forment une unité (les feuillets 101b-114a) du *Quatrième Livre de Lancelot du Lac*.

L'on a donc un manuscrit français qui reproduit les deux parties, un autre qui ne contient que la première, ainsi que deux manuscrits, portugais et espagnol, donnant des traductions de la dernière partie. Pickford avance l'hypothèse que la dernière partie aurait été composée comme une *continuation* à partir d'une prophétie prononcée au début de la première partie (au chapitre 2). Avec la répartition matérielle dans les manuscrits, il faut dire que cette hypothèse correspond au sentiment, qu'on a, que la dernière partie est un texte de son propre cru, assez différent de celui de la première partie.

Si j'ai choisi ce texte sur Érec pour rendre honneur à Chrétien de Troyes, auteur d'*Érec et Enide*, il faut constater que notre Érec n'a que peu de choses à voir avec celui de Chrétien. Certes, il est le fils du roi Lac, et nous apprenons qu'il n'est pas vierge, mais il n'y a aucune trace de sa femme Enide, et ses aventures ne ressemblent pas à celles du roman de Chrétien. Sa mère est mentionnée, et selon Pickford, c'est là une occurrence unique dans la littérature arthurienne. Notre texte se termine par la mort d'Érec, et Pickford relève que le fait que Gauvain tue Érec de la façon la plus perfide est une donnée capitale dans la *Queste del Saint Graal* du *Tristan en prose*.

Dans son introduction, Pickford relève des éléments similaires à ceux qu'on trouve dans d'autres textes arthuriens. Cependant, mon objectif est différent et je me contente ici de renvoyer à Pickford. J'ajoute que je n'ai trouvé aucune mention de ce texte sur Érec dans les ouvrages critiques que

j'ai consultés². Il s'agit d'un texte peu connu et qui n'a laissé que peu de traces.

L'intrigue est double - voici comment :

Érec est un jeune chevalier de la cour d'Arthur, qui n'a pas encore prouvé sa valeur. Longtemps avant la Quête du Graal, Lancelot s'enfuit de la cour d'Arthur après avoir couché avec la fille du roi Pelles. Avec Gauvain, d'autres chevaliers se mettent à sa quête, parmi eux Érec. Cependant, Mordret renvoie ceux qu'il ne juge pas dignes, et Érec, qui ne veut pas rentrer, poursuit seul sa route en trouvant bientôt des aventures, guidé comme il le semble, par un nombre impressionnant de demoiselles (23 au total). À la *Fontaine des Merveilles* une demoiselle lui prédit une mésaventure, et bientôt (au chap.2) une autre demoiselle exige un don inconnu qu'elle reviendra réclamer plus tard. Il s'avère qu'elle veut la tête de la sœur d'Érec, tranchée par Érec, et pour ne pas manquer à sa promesse de ce don, c'est-à-dire *mentir*, Érec s'exécute. Malheureux et seul, il souhaite ensuite mourir mais décide de rejoindre ses compagnons et de participer à la Quête du Graal (au chap. 6). Un autre fil de l'intrigue redouble le premier, c'est la haine de Gauvain contre Érec, parce que celui-ci l'a humilié dans un combat incognito (au chap. 3). Gauvain, mais pas Érec, apprendra l'identité de son adversaire. Leur combat final, la mort d'Érec et le transfert de son corps à la cour d'Arthur et l'enterrement à l'église, terminent le texte.

3. Réflexions sur le Genre : une Nouvelle de saint ?

Pour aborder la question du Genre, rappelons-nous la caractéristique des Formes simples selon Jolles et ajoutons à ce qui précède quelques signes plus subtils du retrait du narrateur dans *Érec*.

J'ai déjà mentionné l'importance des dialogues et des récits des personnages. Notons aussi que notre narrateur insiste sur sa fidélité à *la vraie histoire*, son modèle qui est une *Istoire de Brait* de Robert de Boron, traduite d'une *droicte histoire de latin* (note p. 97), tandis que son propre récit est appelé modestement *li comptes*. Il s'incline donc devant l'autorité de sa

² L'ouvrage fondamental de Cedric E. Pickford, *L'Évolution du roman arthurien en prose vers la fin du Moyen Âge d'après le manuscrit 112 du fonds français de la Bibliothèque Nationale*, traite du manuscrit de l'énorme compilation dans une perspective d'ensemble.

source postulée. Fréquemment, il avance aussi la formule : « Que vous diroye-je ? » qui pourrait être interprétée comme un indice de son embarras de parler librement. Encore un élément qui me frappe est la *visualisation mimétique* qui se manifeste dans les tournures répétées comme : « Lors veïssiez ... » et aussi dans la comparaison « Com cellui qui... ». Cette dernière formule est expliquée par Maria Colombo Timelli à propos d'un roman du XV^e siècle sur un autre Érec, dont elle est l'éditrice (*L'Histoire d'Érec en prose*, p. 88) quand elle dit que ce cliché indique que le personnage en question agit conformément à son rôle. Je tiens à y ajouter l'effet visuel, car le lecteur est appelé à imaginer la réalisation de ce rôle.

Choissant ce texte curieux sur Érec, j'étais donc motivée d'abord par mon intérêt pour le Genre de la Nouvelle. C'étaient alors les épisodes dispersés de la première partie, racontant des aventures quasi achevées, que j'envisageais. Aujourd'hui, il me semble plus intéressant d'étudier la deuxième partie dans son unité, dépourvue comme elle l'est d'entrelacements mais munie par contre d'une logique développée, qui justifierait peut-être de parler d'une *Novelle de saint*. C'est moi qui invente pour notre texte fictif ce terme générique proche de l'hagiographie.³

Dans *Les Passions des martyrs et les Genres littéraires*, le père Delehaye décrit les Passions des martyrs du début de notre ère, et malgré l'éloignement, notre Érec comporte à mon avis plusieurs éléments apparentés dans une structure cohérente, donc voulue.

Dans son introduction, le père Delehaye explique qu'une Passion de martyr peut bien être une *Vita et Passio* plutôt qu'une Passion pure et simple (p. 9). Dans notre cas, on pourrait considérer la première partie d'Érec avec ses aventures comme sa *Vie* qui précède sa *Passion* racontée dans la deuxième partie, c'est-à-dire les souffrances qui mènent directement à sa mort.

Sans nous laisser décourager par le mépris du père Delehaye pour les avatars « artificiels » du Genre, considérons quelques ingrédients nécessaires pour permettre de faire un rapprochement avec le Genre hagiographique : pour faire un saint, il faut un **miracle**, il faut le **procès** et les **supplices** et finalement le **martyre** où le saint **meurt pour sa foi et le**

³ C'est surtout le fil droit et bien tressé de l'intrigue de la deuxième partie qui me fait choisir le terme de *Novelle*. Dans un prochain développement, je me propose de revenir à une discussion élaborée sur le Genre de la Nouvelle médiévale.

Christ. Au cours du martyre, des **interventions divines** témoignent de la faveur dont jouit le saint, et il s’y présente des **éléments surnaturels et merveilleux**. Après la mort on doit conserver une ou plusieurs **reliques** du saint.

Parmi les éléments de cette liste, seul fait défaut dans *Érec le procès*, à moins qu’on ne le voie remplacé par les combats. Les deux fils de l’intrigue se nouent d’ailleurs dans le dernier combat avec Gauvain, quand Érec lui dit qu’il sait que Dieu veut qu’il meure maintenant pour ce qu’il a fait contre sa sœur (p. 206). En mourant, il est « martirés, et playés, et navrés » mais il a « le cueur si parfaitement a son Sauveur qu’il ne Le peut oublier » (p. 208). Voilà ses *supplives* et on y retient surtout le mot pour *martyrisé*.

Le *miracle* est explicite, annoncé comme un *miracle appert* (p. 165), et il est réalisé ainsi : Quand Érec a décapité sa sœur comme l’exigeait le don promis à la demoiselle, celle-ci s’éloigne en emportant la tête, mais un tourbillon de feu et de flammes la frappe, elle et son cheval, et les brûle à mort, tandis que la tête de la sœur reste indemne. Dans la description des gens accourus voir le miracle, le mot *merveille* et ses dérivés sont utilisés cinq fois en dix lignes ! Il est répété qu’il s’agit bien d’un miracle, la troisième fois avec ces mots : « [...] bien cognoissoient tuit que Nostre Seigneur avoit moustré apert miracle de l’amour qu’il avoit a luy par la grant vengeance qu’il avoit prise de la male damoiselle » (p. 166). La male demoiselle était le diable déguisé. Ailleurs dans le texte, Érec fait des miracles comme envoyé de Dieu (p. 159) et a des pouvoirs thaumaturges. En ce qui concerne le miracle de la tête indemne, il fait penser, ne fût-ce qu’indirectement, aux saints « céphalophores », à « ces martyrs qui, après leur décapitation, se redressent, prennent leur tête dans leur mains et la porte jusqu’au lieu qu’ils veulent désigner pour leur sépulture ». Comme entendu par cette explication trouvée dans l’introduction à *La Légende dorée*, le supplice ordinaire appliqué par les Romains aux chrétiens était précisément la décapitation (selon le père Delehaye, p. 198). On se doute qu’il y a beaucoup d’autres têtes coupées dans les combats chevaleresques de notre récit.

Une *intervention divine*, d’abord la voix de Dieu qui s’adresse à une femme pour la réconforter, se trouve dans un épisode de tentative d’inceste fraternel. Ensuite Dieu sauve cette sœur en foudroyant son frère coupable.

C'est évidemment à comprendre comme un miroir du fratricide d'Érec (p. 193).

Je trouve la *relique* dans un bâton d'argent dont la longueur montre la taille d'Érec. La scène est la suivante: Une demoiselle laide qui ressemble au diable vient insulter Érec - à la fin du chapitre cinq, donc juste avant le début de la deuxième partie - parce qu'il n'était pas entré dans un certain château où une aventure l'attendait (on pense à Perceval). Il est dit alors que dans *la vraie histoire*, Robert de Boron affirme avoir vu une statue en argent à l'abbaye du saint Maissent (peut-être Vincent), représentant cette demoiselle et érigée par Arthur. On peut toujours y visiter la statue, et la demoiselle tient ce bâton ou cette *verge d'argent* à la main (p. 146-47).

Érec est-il un *martyr de la foi* ? À mon avis, la question trouvera sa réponse affirmative dans l'interprétation des deux *grâces* qui le caractérisent : il ne peut pas mentir et il ne peut pas être touché par des enchantements, entendons la magie du diable. C'est sa *véracité*, aussi dans le sens de tenir ses promesses et de ne pas se parjurer, qui lui fait commettre le péché de fratricide. Rappelons-nous les paroles de Jésus selon saint Jean : « Moi, je suis le Chemin, et la Vérité, et la Vie ! Personne ne vient vers le Père que par moi » (Saint Jean 14, 6 ; je souligne). Alors complétons ceci par le long passage sur l'opposition entre cette Vérité, attribut divin, et le *Mensonge du diable* chez le même évangéliste (Saint Jean 8, 30 - 59).

4. Conclusion

Je conclus rapidement en proposant de considérer notre récit comme une « Nouvelle de saint ». Il convient d'abord de mentionner que dans la conclusion de *L'Évolution du roman arthurien*, Cedric E. Pickford fait des observations qui nous intéressent sur le caractère générique du livre de la compilation où se trouve la deuxième partie d'Érec. Il dit :

« Son dernier livre [du B.N. 112] avec sa suite d'histoires courtes qui comblent les lacunes dans la chronique arthurienne en ajoutant les biographies de chevaliers moins connus, est plus lâchement conçu que son deuxième ou son troisième livre de *Lancelot*. »⁴

⁴ *L'Évolution*, p. 293.

Et il établit indirectement un rapprochement avec le genre de la Nouvelle en ces termes :

« Ainsi, dans ce manuscrit volumineux, peut-être la copie la plus volumineuse des romans arthuriens, on observe la naissance d'une forme narrative beaucoup plus courte. Dans le siècle où furent recueillies les *Cent Nouvelles Nouvelles*, il n'est pas surprenant que les lecteurs aient préféré une histoire à la fois plus courte et plus complète. »⁵

Pour le deuxième élément de l'appellation proposée, « Nouvelle de saint », il est du moins curieux d'apprendre après coup (ce fut mon cas) qu'il existe un « **saint Eric**, patron de la Suède dont il fut roi. Il protégea l'Eglise et christianisa la Finlande. Il fut assassiné le 18 mai 1160 au cours d'une guerre contre les Danois. »⁶

Il me reste à me distancier brièvement de l'éditeur, dont deux assertions d'importance générale sont problématiques, car son interprétation ne prend pas en considération la dimension religieuse du texte. D'abord Pickford s'attaque à la *vérité* d'Érec ainsi : « C'est son égoïsme qui est châtié, car Érec craint l'opinion défavorable de ses camarades à tel point qu'il en devient non seulement stupide [...] mais criminel. » (p. 36). À mes yeux, le martyre d'Érec ressemblerait à une *imitatio Christi*.

Ensuite, un autre énoncé résultant peut-être d'une lecture hâtive concerne les *fontaines* (au nombre de trois) dont Pickford dit avec condescendance que « leur valeur est plutôt ornementale » (p. 28). Une seule citation suffira pour le récuser : c'est dans la longue prière à la Vierge, quand Érec agonisant demande à expier son péché et fait ensuite appel à la miséricorde de Dieu ainsi : « Ha ! Pere Jhesu Crist, *fontaine de pitié et de miséricorde*, Sauveur del monde, ayés pitié de ce chetif filz de roy [...] (197, je souligne).

JONNA KJÆR
UNIVERSITÉ DE COPENHAGUE

⁵ *Ibid.*

⁶ *Un Saint par jour*, p. 150.

Ouvrages cités :

DELEHAYE H., *Les Passions des martyrs et les Genres littéraires*. Deuxième éd., revue et corrigée. Bruxelles, Société des Bollandistes, 1966 (1921).

JAUSS H.- R., « Littérature médiévale et théorie des genres », *Poétique* 1, 1970, p. 79-101.

JOLLES A., *Formes simples*. Paris, Seuil, coll. Poétique, 1972 (*Einfache Formen*, 1930).

MATHIEU-ROSAY J., *Un Saint par Jour*. Aleur (Belgique), Marabout, 1998.

PICKFORD C. E., *L'Évolution du roman arthurien en prose vers la fin du Moyen Age d'après le manuscrit 112 du fonds français de la Bibliothèque Nationale*. Paris, A. G. Nizet, 1960.

PICKFORD C. E. (éd.), *Érec. Roman arthurien en prose publié d'après le ms. fr. 112 de la Bibliothèque Nationale*. Genève et Paris, Droz et Minard, 2^e éd., 1968 (1960).

ROZE J.- B. M. (trad.) et SAVON H. (Introduction), *Jacques de Voragine : La Légende dorée*, I-II. Paris, Garnier-Flammarion, 1967.

TIMELLI M. C. (éd.), *L'Histoire d'Érec en prose. Roman du XV^e siècle*. Genève, Droz, 2000.